



Avec son premier roman, **Judy Quinn** remporte le prix Robert-Cliche *Page F 3*



Quelques nouveaux visages du **nationalisme conservateur** *Page F 6*

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 1^{ER} ET DIMANCHE 2 SEPTEMBRE 2012



ILLUSTRATION TIFFET

Louis-Ferdinand Céline

Abus de mémoire ?

Le retour inattendu des pamphlets interdits de l'écrivain français par un éditeur québécois

Les éditions Huit, un éditeur de Québec, entendent lancer dans quelques jours les pamphlets interdits de l'écrivain français Louis-Ferdinand Céline, tous réunis sous une même couverture. Ce petit éditeur artisanal, qui publie un ou deux livres par année, s'est employé à produire une imposante édition savante des pamphlets. Quelques autres textes rares seront aussi proposés du même souffle dans ce livre, a appris *Le Devoir*.

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

En 1936, trois ans après avoir manqué de très peu le prix Goncourt pour son *Voyage au bout de la nuit*, Louis-Ferdinand Destouches, alias Céline, est attiré par la polémique qui fait rage dans un contexte politique européen pour le moins sulfureux. *Mort à crédit*, son roman publié cette année-là, n'a obtenu qu'une critique globalement négative. En revanche, son pamphlet anticommuniste *Mea culpa*, lancé en fin d'année, lui vaut des fleurs de la part d'une société qui, dans un parfum d'avant-guerre de plus en plus étouffant, avance tête baissée vers sa propre mort.

Les malaises sociopolitiques qu'éprouve Céline face à sa société produisent un fiel d'un nouveau genre servi par sa plume exceptionnelle. Ses considérations abracadabrantes partent en cavale sur tous les chemins sinueux où s'avance l'extrême droite. Céline délaisse même sa production romanesque pour mieux se consacrer à la distillation du vitriol dont il abreuve sa plume.

Dans la

correspondance

qu'il entretient

alors, Céline se

présente comme

l'ennemi numéro

un des Juifs

Dans la correspondance qu'il entretient alors, Céline se présente comme l'ennemi numéro un des Juifs. « *Les Juifs, racialement, sont des monstres, des hybrides loupés, tirillés, qui doivent disparaître* », écrit-il. L'antisémitisme qui se propage alors en Europe sous l'impulsion des nazis et de divers groupes d'extrême droite lui apparaît trop doux, trop feutré, presque littéraire. Céline se présente comme un réaliste dur, désabusé et endurci. Personne ne lui semble trop radical à l'égard des Juifs, pas même Hitler qu'il soupçonne de mollesse ! Il écrit néanmoins dans *L'école des cadavres* se sentir « *très ami d'Hitler, très ami de tous les Allemands* ». Cet ami de l'extrême droite, parfaitement impossible à encadrer, devient gênant même pour l'administration nazie.

Les livres haineux de Céline n'ont jamais été réédités après la guerre. Parmi les écrivains capables de perdre toute référence historique devant la beauté d'une ellipse trempée dans l'acide, il s'en est trouvé quelques-uns pour défendre même ces livres-là de Céline. Comme s'il s'agissait uniquement de littérature, d'une musicalité et d'une poésie de la langue dont les thèmes importaient peu... Au sujet de ces livres sombres, les thèses et les analyses se sont multipliées. Les livres eux-mêmes n'ont jamais reparu.

Après la guerre, Céline ne considérait plus ses positions politiques comme praticables, sans pour autant les renier, laissant même à l'occasion comprendre que son racisme et sa haine pointaient désormais dans une nouvelle direction, mais toujours de la même manière. Dans les années 1950, il affirme par exemple dans sa correspondance qu'il se méfie désormais beaucoup des Chinois. Le voici imaginant des hordes jaunes qui menacent l'Europe... L'idée d'écrire de nouveaux pamphlets lui est-elle venue dans l'après-guerre ? Sans doute les suites de ceux qu'il publia avant et pendant la guerre l'encouragèrent-ils à se montrer plus prudent afin de s'assurer de ruser au mieux avec la mort.

Céline a échappé de peu à la mort à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Il aurait pu, comme nombre d'écrivains de droite moins doués que lui peut-être, être condamné ou même assassiné à cause de ses positions et de ses fréquentations. Son éditeur, Robert Denoël, fut abattu en pleine rue, comme bien d'autres.

Qu'est-ce qui aurait pu arriver à Céline s'il n'avait eu l'idée de fuir la France ? L'écrivain est alors connu partout pour ses positions radicales. Au printemps 1938, on le trouve même en Amérique, en visite chez Adrien Arcand, le chef des fascistes canadiens. Dans une lettre privée, le chef du Parti national social chrétien

VOIR PAGE F 2 : CÉLINE

LIVRES

Les éditions Trois-Pistoles en difficulté

L'éditeur propose de payer ses auteurs en livres

CATHERINE LALONDE

Les éditions Trois-Pistoles, tenues par le mythique écrivain et polémiste Victor-Lévy Beaulieu (VLB), éprouvent des difficultés financières. Les auteurs de la maison ont reçu une lettre datée du 13 août, signée par VLB, annonçant que «l'année littéraire 2011 a été l'une des plus difficiles que nous avons vécues depuis la création des Éditions Trois-Pistoles».

La maison demande à ses écrivains dont les livres sont en circulation d'accepter un report du versement de leurs droits d'auteur. Aux auteurs d'ouvrages publiés avant 2010 inclusivement, les éditions proposent de payer les droits en leur remettant un exemplaire de leur livre par dollar dû, transport non compris.

La maison demande à ses écrivains dont les livres sont en circulation d'accepter un report du versement de leurs droits d'auteur

Dans le même élan, VLB annonce que les éditions Trois-Pistoles laisseront le diffuseur Messageries ADP, partenaire depuis la fondation des éditions en 1994. Jacques Leclerc, directeur des relations aux éditeurs chez Messageries ADP, a confirmé avoir reçu une lettre annonçant que les éditions Trois-Pistoles auraient déjà, pour la diffusion, un nouveau contrat avec un éditeur. Depuis un an, Messageries ADP demandait aux éditions Trois-Pistoles d'effectuer un déstockage des livres entreposés qui ne circulent plus. Sans ré-

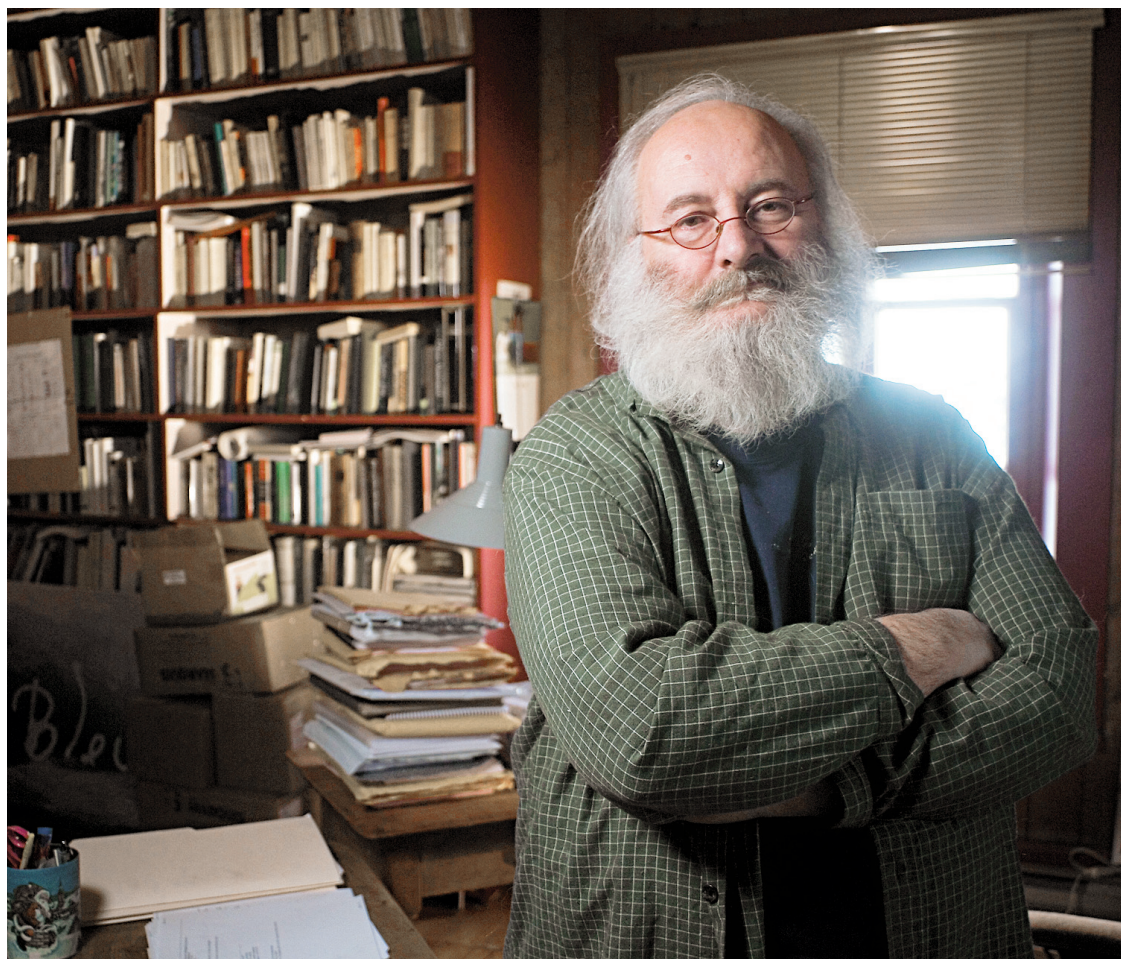
sultats. Ces déstockages, habituels dans la gestion de la chaîne du livre, se terminent souvent par la destruction par pillonnage des invendus.

Dans sa lettre aux auteurs, VLB tient à préciser qu'il n'a «jamais mis au pilon un seul livre de [sa] vie, considérant cela comme inéquitable par-devers les contribuables qui, par leurs impôts, ont contribué à l'édition de nos ouvrages».

Ce n'est pas la première fois que les éditions Trois-Pistoles traversent un épisode instable, tel que l'a rappelé au *Devoir* le spécialiste de l'histoire de l'édition québécoise Jacques Michon. En 1998, la maison interrompait temporairement ses activités, devant un déficit d'une centaine de milliers de dollars.

«C'est malheureusement normal, les hauts et les bas, dans les petites maisons d'édition où on ne publie pas de best-sellers», a rappelé le professeur de l'Université de Sherbrooke. À l'époque, le rythme de production avait été réduit, reprenant son allant au début des années 2000, pour atteindre une vingtaine de nouveautés par année. Le catalogue de la maison compte désormais 300 titres, essentiellement de création québécoise.

Comme éditeur, VLB a aussi connu au fil de son parcours heurts, instabilités, hauts et bas. Il fut directeur littéraire aux éditions du Jour de 1969 à 1973 et partit à la suite de différends éditoriaux et politiques avec le fondateur Jacques Hébert. Il fonda ensuite, avec Léandre Bergeron et Guy St-Jean, les éditions de l'Aurore



PEDRO RUIZ ARCHIVES LE DEVOIR

Comme éditeur, Victor-Lévy Beaulieu a connu heurts, instabilités, hauts et bas.

en 1973, et doit interrompre toute publication en 1975, en attente d'une subvention qui ne vient pas. Il démissionne en 1976, et fonde la même année les éditions VLB, cédées à Jacques Lanctôt en 1985.

Les difficultés financières aux éditions Trois-Pistoles surviennent quelques semaines seulement après la faillite des Productions théâtrales des Trois-Pistoles, qui avaient tenté une relance de la production artistique au Ca-

veau-Théâtre. VLB a imputé cette faillite à une censure politique, qui se serait traduite par des subventions promises mais non données, tant de la part du maire de Trois-Pistoles, Jean-Pierre Rioux, que de la part du député de Rivière-du-Loup, Jean D'Amour. M. D'Amour estime que c'est plutôt une mauvaise prévision des recettes qui est en cause.

Les éditions Trois-Pistoles n'ont pas rappelé *Le Devoir*. Sur leur répondeur télépho-

nique, on reconnaît la voix de VLB : «J'ai été tué par Jean-Pierre Rioux. J'ai été tué par Jean D'Amour. J'ai été tué par le théâtre et l'Union des artistes. Depuis, je voyage au royaume d'Hadès; j'en remonterai bientôt. En attendant, faites ce que j'ai fait et continuerez de faire: écrasez les infâmes», dit l'auteur, avec toute la démesure qu'on lui sait.

Le Devoir

Finalistes du Saint-Pacôme

Les polars finalistes au prix Saint-Pacôme 2012 du roman policier québécois ont été dévoilés cette semaine, choisis parmi onze candidats. Il s'agit d'*À deux pas de chez elle* (Québec Amérique) de François Gravel, de *L'infortune des biens nantis* (Alire) de Maxime Houde et de *Linaveu* (Alire) de Richard Ste-Marie. Le lauréat sera annoncé le 22 septembre prochain et recevra une bourse de 3000\$. Martin Michaud avait remporté l'honneur l'an dernier pour *La chorale du diable* (éditions de la Goélette).

Le Devoir

Le Believer

Depuis 2003, la revue américaine *The Believer* paraît tous les mois, sous les bons soins des éditions McSweeney's. S'y trouvent des fictions, des réflexions sur l'écriture, des fiches critiques et des conversations entre auteurs, de formes et de longueurs très libres. Est arrivé déjà depuis un moment le premier numéro de la traduction française, *Le Believer*, qui présentera, tous les trois mois, le meilleur de son pendant américain. On y trouve, porté par des traductions vivantes et élégantes, une conversation sur Bob Dylan entre le romancier Don DeLillo et le journaliste Greil Marcus; une visite de la maison autrichienne de Thomas Bernhard par Jonathan Taylor; un essai sur l'importance du bunker dans l'imagerie américaine, de Cormac McCarthy à Friedrich Nietzsche; une conférence de Ziad Smith sur l'art et l'artisanat d'écrire. Le graphisme et la présentation sont acides, la lecture est agréable et intelligente. Une belle façon de survoler la création américaine contemporaine.

Le Devoir

CÉLINE

SUITE DE LA PAGE F 1

se félicite de la visite que lui a rendue Céline. Arcand connaît alors très bien *Bagatelles pour un massacre* et les autres livres de l'écrivain qui circulent librement, tout comme Céline connaît vraisemblablement fort bien toute la littérature antisémite diffusée par ce genre de parti politique. «Il parle comme il écrit», dira Arcand: à coup de dynamite, mélinite, cordite et T.N.T.» Lors de sa visite éclair à Montréal, Céline explore la possibilité de s'établir en Amérique pour de bon. Il est photographié en compagnie de ses nouveaux amis dans une salle remplie de croix gammées. Cette photo, si elle avait été connue en Europe en 1945, aurait pu le conduire tout droit à la tombe.

Si les pamphlets de Céline ne sont pas réédités depuis la guerre, ce n'est pas avant tout en vertu d'une disposition juridique particulière, contrairement à ce que plusieurs croient. La veuve de Céline, Lucie Almansor-Destouches, a tout simplement fait en sorte que l'on respecte, autant que faire se peut, le désir de l'écrivain de voir la réédition des pamphlets interdite. Sans mentionner bien sûr qu'une éventuelle réédition aurait pu être tout de suite frappée de mesures concernant la littérature haineuse.

Tout de même, on trouve encore assez facilement des exemplaires d'époque des pamphlets de Céline chez les bouquinistes. Ces livres ne sont pas spécialement rares. Ils connurent de multiples rééditions. On les vendit jusqu'en 1944 à des dizaines de milliers d'exemplaires. Des versions numérisées circulent aussi via certains sites Internet qui s'emploient à propager les idées autant que les délires de l'extrême droite.

Pourquoi rééditer?

Pourquoi rééditer des textes pareils aujourd'hui? En entrevue il y a quelques jours, l'éditeur Rémi Ferland expliquait que «plus ces textes sont cachés et plus ils deviennent attrayants. Ce sont bien sûr des textes haineux, mais datés et étonnés». Il lui importe de le montrer. Les rendre disponibles dans une édition critique conceptualisée lui semble obéir à la mission de sa maison, qui est de faire connaître «des écrits rares et difficilement accessibles». Jusqu'ici, sa maison fondée en 1990 a surtout fait paraître des écrits du XIX^e siècle ainsi que quelques livres contemporains, dont plusieurs titres de l'éditeur lui-même.

Comment un éditeur québécois en marge de l'édition courante peut-il se retrouver à rééditer des textes sulfureux d'un des monstres de la littérature du XX^e siècle? Tout simplement en vertu des droits en vigueur au pays, explique Rémi Ferland. «Au Canada, la Loi sur le droit



AGENCE FRANCE-PRESSE

Les éditions Huit considèrent qu'elles ont le droit de rééditer des œuvres que Céline avait décidé de maintenir dans l'ombre.

d'auteur prévoit qu'une œuvre tombe dans le domaine public cinquante ans après la mort de son auteur. Céline est mort en juillet 1961. Il y a donc plus d'un demi-siècle aujourd'hui. J'ai étudié la ques-

tion et j'ai pris conseil auprès du conseiller légal des Presses de l'Université Laval».

Les éditions Huit considèrent donc qu'elles ont le droit de rééditer des œuvres que Céline avait décidé de maintenir dans l'ombre. Cependant, «le livre ne pourra pas être dis-

tribué en France ou vendu directement à des citoyens français», précise l'éditeur. La même chose s'applique évidemment pour des pays dont la durée du droit d'auteur serait supérieure aux limites fixées au Canada, ce qui n'est pas rare.

Qu'en est-il du droit moral de l'auteur et de ses héritiers, lesquels n'ont jamais souhaité que reparassent d'autres éditions de ces ouvrages retirés de la circulation? La question demeure. «C'est une bonne question», affirme l'éditeur.

Une édition critique

Régis Tettamanzi, le responsable de cette édition critique, est un universitaire français qui a consacré sa thèse de doctorat au sujet des pamphlets de Céline. «Sous la direction d'Henri Godard, qui est le responsable de l'édition critique de Céline dans la bibliothèque de la Pléiade, il avait réalisé tout l'appareil critique des pamphlets. Il a publié un livre là-dessus, mais pas les pamphlets puisqu'ils ne pouvaient paraître en France.» Ils le seront donc au Québec dès septembre, accompagnés d'une avalanche de notes et d'explications rédigées par le professeur.

Tettamanzi a travaillé avec doigté, selon son éditeur québécois. Il a même «pris contact avec l'Alliance israélite universelle» afin de s'assurer d'une présentation mesurée du texte litigieux, selon une formule qui ne soit pas décontextualisée. «Il s'agit d'une édition critique et scientifique des textes.» Un bon tiers du volumineux ouvrage à paraître est d'ailleurs consacré à cet appareil de notes et à la reproduction

de documents liés à l'édition des textes originaux, précise l'éditeur.

Comment l'idée de republier ces textes est-elle venue à Rémi Ferland? «J'ai lu Céline jeune, mais j'étais plutôt attiré par des auteurs du XIX^e siècle. Ça ne m'avait pas vraiment accroché. Je l'ai redécouvert et ça m'a passionné. Sa vie, son œuvre, le contexte idéologique... Et j'ai rencontré Régis Tettamanzi. On a parlé de démystifier ces textes-là.» Et c'est dans cette perspective de démystification que l'éditeur assure que la parution de ce livre est envisagée.

Fondées en 1990, les éditions Huit comptent moins d'une cinquantaine de titres à leur catalogue. «Nous publions seulement un ou deux titres chaque année, surtout des livres liés au XIX^e siècle.» La maison n'a plus de distributeur depuis trois ans. «Je m'occupe de mon propre réseau de distribution, explique l'éditeur. En fait, l'édition est en plus un loisir pour moi, quelque chose à côté de l'enseignement.»

Les tirages des éditions Huit sont d'ordinaire très modestes. Dans le cas de ce livre sur Céline, une brique de plus de 1040 pages, l'éditeur n'envisage pas d'imprimer plus de 400 exemplaires. Le livre devrait apparaître sur les présentoirs de certaines librairies québécoises à compter de la mi-septembre. D'ores et déjà, on peut être certain que l'annonce de cette parution ne manquera pas de susciter les passions de part et d'autre de l'Atlantique.

Le Devoir

«Demain, nous retournerons à notre maison dans la forêt. C'est mon château, dans le domaine de mon seigneur. Entourée de mes enfants, j'y vivrai et j'y mourrai en Fille du Roy.»

Suzanne Martel
Jeanne, fille du Roy

Toute l'équipe des Éditions Fides salue Madame Suzanne Martel, cette grande dame de la littérature jeunesse, et offre ses plus sincères condoléances à tous ses proches.

75 ans
FIDES

LA CULTURE DES PATRIOTES

Déjà en librairie

Sous la direction de Charles-Philippe Courtois et Julie Guyot

SEPTENTRION, Q.C. CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

Conseil des Arts du Québec

ACHAT À DOMICILE - VENTE - ÉVALUATION



Mathieu Bertrand, Libraire
Membre de la Ligue internationale de la Librairie Ancienne (LILA)
514-914-2142

ACHETONS EN TOUT TEMPS :

Livres anciens avant 1800

Americana et Canadana :
• Relations des Jésuites, Relations de voyages...
• Incunables québécois, Patriotes, Riel...

Reliures d'art anciennes et modernes

Fonds universitaires :

• Littérature, Philosophie, Sciences humaines

• Pléiade

Livres d'art et livres d'artiste

Refus Global, Le Vierge incendié

Expertise de documents et d'archives

4487, de la Roche, Montréal • 514 522-8848 • 1 888 522-8848
bonheurdoccasion@bellnet.ca • www.abebooks.fr/vendeur/bonheurdoccasion

LITTÉRATURE

Écrire pour conjurer la mort?



DANIELLE LAURIN

Comment savoir? Comment savoir jusqu'à quel point ce que l'on connaît d'un auteur, de sa vie, du contexte particulier dans lequel il a écrit le livre que l'on tient entre les mains influence notre lecture?

Je ne sais pas. Je ne sais si j'aurais lu *Éclats de lieux* de la même façon si je n'avais pas su au départ ce que je sais maintenant. Mais de toute évidence, l'auteure de ce recueil de nouvelles, Aude, a tenu à ce que l'on sache quelque chose de fondamental la concernant avant de nous donner à lire ses histoires.

Je lis cette écrivaine depuis longtemps, assidûment. Elle-même publie depuis près de 40 ans. Elle a fait paraître une dizaine de romans. Dont le plus récent, *Chrysalide*, a vu le jour en 2006. Plusieurs recueils de nouvelles, aussi. D'abord sous son identité civile, Claudette Charbonneau-Tissot.

Pourquoi a-t-elle adopté ce pseudonyme, Aude, en cours de route? Je l'ai déjà su. Il me semble qu'il y avait un rapport avec le mot «aube»... Mais peu importe.

J'ai un faible pour ses nouvelles. Je considère que cette auteure, lauréate d'un Prix du Gouverneur général en 1997 pour son recueil *Cet imperceptible mouvement*, est une des grandes voix de la nouvelle au Québec. Une grande voix de la nouvelle, tout court.

Son art de la chute, sa façon de faire image en peu de mots, de brasser la cage en deux coups de cuillère à pot, d'insérer des instantanés, quelques lignes à peine parfois, et le tour est joué... Tout cela m'a éblouie plus d'une fois.

Dans ses nouvelles, dans ses romans, j'aime son parti pris pour les écorchés vifs. Et les coups de griffe de sa plume, tout autant. Ses livres sont à la fois sensibles et cruels. Ils sont très noirs avec des éclaircies inattendues.

J'ai rencontré Aude dans le passé, à deux reprises au moins, comme journaliste, pour des entrevues. Et je l'ai trouvée, ma foi, vraiment chaleureuse. Ouverte. Avec des zones d'ombre, certes. Mais surtout: vraie.

Bref, j'en savais déjà pas mal sur elle, sur son univers littéraire, avant même d'ouvrir *Éclats de lieux*. Et j'avais, comme on dit, un a priori plus que favorable.

Ce que je ne savais pas par contre, j'y arrive, c'est ce que l'auteure nous raconte dans l'avant-propos de son recueil. La plupart des nouvelles ont été écrites au cours des cinq dernières années, «pendant lesquelles de grandes violences et de profonds bouleversements ont ébranlé la planète», note-t-elle.

Elle attire notre attention notamment sur le printemps arabe, sur différents conflits à travers le monde, sur les changements climatiques. Toutes choses qui, effectivement, sont reprises d'une façon ou d'une autre dans plusieurs nouvelles. Assez inquiétantes, d'ailleurs, marquées par l'horreur, la barbarie. Avec, parfois, une petite lueur d'espoir.

Mais, au-delà du contexte sociopolitique qui a fortement influencé le climat et le contenu de ces histoires, il y a les grands chambardements qu'a vécus Aude dans sa vie personnelle, alors qu'elle travaillait à son

recueil. C'est là où je voulais en venir.

Ainsi, indique-t-elle dans l'avant-propos: «Il y a sept ans en juin, on m'annonçait que j'avais un cancer du sang, cancer incurable et mortel. Le pronostic, avec chimiothérapie et greffe de cellules souches, était de deux ans tout au plus.»

Ça donne un choc, une telle nouvelle, on l'imagine. Et l'on s'émeut à l'autre bout du spectre de tenir entre les mains le livre d'une survivante.

Aude raconte qu'à l'époque, son cancer ne l'avait pas empêchée de travailler à l'écriture d'un nouveau roman. Au contraire. Plonger dans *Chrysalide*, se mettre dans la peau de son héroïne de 22 ans, cela lui était d'ailleurs salutaire, d'une certaine façon. Cela lui permettait de s'éloigner, dit-elle, «du monde de la maladie et de la mort».

Pour ce qui est de l'évolution de son état de santé comme telle: «Après le diagnostic et le pronostic, deux années ont passé sans que ma mort annoncée survienne. Les traitements se poursuivaient avec des hauts et des bas, avec des moments où je frolais la mort pour ensuite reprendre pied.»

C'est dans cet état qu'elle a entrepris l'écriture d'*Éclats de lieux*. Et, au fil des jours, des mois, des années, elle en est venue à bout. «Certes, je n'ai pas toujours pu écrire au rythme que j'aurais souhaité, mais la fascination, l'exaltation et le bonheur de me plonger dans les mots et dans des personnages étaient chaque fois au rendez-vous.»

Le plus étonnant, c'est que l'auteure nous dit que, sauf pour une nouvelle, bien identifiable d'ailleurs (voir *Le sang de l'autre*), aucune ne porte la trace de ce qu'elle vivait dans sa vie personnelle pendant son écriture.

Comment est-ce possible? Je ne sais pas jusqu'à quel point le fait de savoir tout cela a influencé ou non ma lecture du livre. Mais j'ai trouvé, moi, que la mort était omniprésente. Il m'a semblé qu'elle se faufilait partout. De toutes les façons.

Parfois, c'est clair comme de l'eau de roche. Parfois, c'est métaphorique. C'est même un peu ésotérique, par moments. Mais c'est manifestement obsédant.

Et c'est bouleversant. Poignant.

Bien sûr, on pourrait rétorquer que la mort a toujours été là, dans les histoires de cette écrivaine. Tout comme le thème de la dissociation de soi. Et la question de l'enfermement. Enfermement réel, dans un lieu clos, mais aussi enfermement en soi-même, dans sa tête, dans son corps. À tel point que l'issue peut devenir une question de vie ou de mort, de lutte pour sa survie.

Outre pour quelques nouvelles, dont je parierais qu'elles ne font pas partie des inédites, ou du moins qu'elles ont été écrites dans un autre temps, et qui ne m'ont pas autant convaincue, il m'a semblé que c'était, plus que jamais, de cela qu'il s'agissait essentiellement dans *Éclats de lieux*: du combat entre la vie et la mort. Et si la mort l'emporte souvent dans ce recueil, la vie n'a pas dit son dernier mot.

Aude prend la peine de préciser qu'elle a encore plusieurs idées en tête, plusieurs personnages, scènes, dialogues, qui demandent à voir le jour. Sauf que... «Sauf que j'ai maintenant peur que le temps et l'énergie me manquent...»

ÉCLATS DE LIEUX

Aude
Lévesque éditeur
Montréal, 2012, 142 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

La mémoire et l'amer

Avec ce premier roman, Judy Quinn remporte le prix Robert-Cliche

CHRISTIAN DESMEULES

Lire le passé dans des exercices périlleux. Même chose lorsqu'il s'agit de faire parler une vie composée surtout d'absences et de longs silences. *Hunter s'est laissé couler*, premier roman de Judy Quinn, trace le portrait impressionniste et volontairement incomplet d'un homme que personne ne semble connaître.

Orphelin irlandais ayant grandi dans le quartier Saint-Sauveur à Québec, meurtri par une blessure amoureuse de jeunesse, Hunter «était abonné au malheur». Il a été mécanicien sur un dragueur de mines au cours de la Seconde Guerre mondiale, marqué par une traversée presque kamikaze de l'Atlantique en 1943 au sein d'un convoi qui était dans la mire des sous-marins allemands.

Les souvenirs désordonnés de son collègue (et ami) de l'époque sont recueillis par la petite-fille de Hunter, la narratrice, qui essaie à son tour d'insuffler la vie à cette silhouette. L'homme exhume pour elle le secret d'un passager clandestin, déserteur de l'armée britannique, caché par eux dans un tuyau devenu une «prison grosse comme une niche».

Qu'il soit vu d'en haut ou de profil, Hunter demeure insaisissable. Et que ce soit à travers le carnet du déserteur anglais, le monologue et l'autocritique de Victor Souci, octogénaire, c'est une même voix qui résonne et qui parle sans reprendre son souffle, crachant un flot de souvenirs amers. La guerre est une expérience qui, lorsqu'elle ne tue pas, marque la vie au fer rouge.

Ils sont soldats, mitrailleurs, suicidaires ou déserteurs. Mais ils sont aussi fils, frères, pères et amants. Multiples mais ici durablement façonnés par «cette maudite mer sans fin qui nous arrachait la vie par petits morceaux». La mer et la guerre comme un apprentissage

double et accéléré de la mort pour deux gamins de vingt ans. Qui ne sont plus pour l'occasion que des figurants occupés à rejouer «un présent vieux comme le monde qui sentait la pourriture jamais devenue terre».

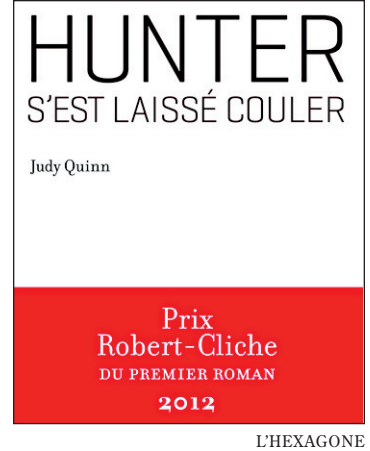
Le jury du prix Robert-Cliche (formé cette année de Stéphane Dompierre, de Tristan Malavoy-Racine et de Denise Boucher) a choisi de récompenser une voix littéraire intense et assurée dont la prose penche du côté de la poésie et de la suggestion.

La structure du roman, éclatée, à la géométrie variable, n'est peut-être pas entièrement convaincante et atténue un peu la force potentielle du roman — dont l'impact demeure malgré tout bien réel. Même si, nous prévient la narratrice, «les événements ne s'enchaînent pas, ils sont des points isolés qu'on relie désespérément par des traits pour créer des formes».

Ni hommage au grand-père ni règlement de comptes, *Hunter s'est laissé couler* interroge cette immense part d'inconnu qui compose, au fond, les êtres que l'on croit connaître. Avec un grain de pessimisme dans l'œil. «Tout finit de toute façon par couler.»

Collaborateur
Le Devoir

HUNTER S'EST LAISSÉ COULER
Judy Quinn
L'Hexagone
Montréal, 2012, 176 pages



Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS		
Du 20 au 26 août 2012		
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT (N ^o DE SEMAINES)
▼ Romans québécois		
1	<i>Malphas • Tome 2 Torture, luxure et lecture</i> Patrick Sénécal/Aïre	-/1
2	<i>Mémoires d'un quartier • Tome 12 Adrien, la suite</i> Louise Tremblay-D'Essambre/Guy Saint-Jean	-/1
3	<i>Révélation brutale</i> Louise Penny/Flammarion Qc	4/2
4	<i>Les sœurs Beaudry • Tome 1 Évelyne et Sarah</i> Michéline Delpé/Golette	1/2
5	<i>La chasse est ouverte</i> Christine Brouillet/Courte échelle	2/11
6	<i>Il pleuvait des oiseaux</i> Jocelyne Saucier/KYZ	10/2
7	<i>Volte-face et malaises</i> Rafaëlle Germain/Libre Expression	3/23
8	<i>Malphas • Tome 1 Le cas des casiers camassiers</i> Patrick Sénécal/Aïre	-/1
9	<i>Au bord de la rivière • Tome 3 Xavier</i> Michel David/Hurtubise	7/18
10	<i>Lit double</i> Janette Bertrand/Libre Expression	8/18
▼ Romans étrangers		
1	<i>Les sœurs Andreas</i> Eleanor Brown/Marabout	1/3
2	<i>7 ans après...</i> Guillaume Musso/XO	2/20
3	<i>La sirène</i> Camilla Läckberg/Actes Sud	5/2
4	<i>Les partenaires</i> John Grisham/Robert Laffont	4/7
5	<i>Les années perdues</i> Mary Higgins Clark/Albin Michel	6/4
6	<i>L'été de la deuxième chance</i> Elin Hilderbrand/Lattès	3/9
7	<i>Volte-face</i> Michael Connelly/Calmann-Lévy	7/16
8	<i>La piste du tigre</i> James Patterson/Lattès	9/8
9	<i>Les fleurs sanglantes</i> Colleen McCullough/Archipel	-/1
10	<i>Si c'était à refaire</i> Marc Levy/Robert Laffont	8/18
▼ Essais québécois		
1	<i>Carré rouge. Le ras-le-bol du Québec en 150 photos</i> Jacques Nadeau Jacques Parizeau/Fides	-/1
2	<i>La juste part</i> David Robichaud Patrick Turmel/Atelier 10	1/8
3	<i>Comment mettre la droite K.O. en 15 arguments</i> Jean-François Lisée/Alain Stanké	6/8
4	<i>Le mal du pays. Chroniques 2007-2012</i> Lise Payette/Lux	4/3
5	<i>Notre indépendance. 28 Québécois s'expriment</i> Collectif/Alain Stanké	2/2
6	<i>Le mirage François Legault</i> Gilles Toupin/VLB	3/3
7	<i>C'était au temps des mamouths laineux</i> Serge Bouchard/Boréal	9/29
8	<i>Les faces cachées d'Amir Khadir</i> Pierre K. Malouf/Accent grave	-/1
9	<i>L'État contre les jeunes. Comment les baby-boomers...</i> Éric Duhaime/VLB	5/3
10	<i>De colère et d'espoir</i> Françoise David/Ecosociété	-/1
▼ Essais étrangers		
1	<i>Les lois fondamentales de la stupidité humaine</i> Carlo M. Cipolla/PUF	2/2
2	<i>Les Strauss-Kahn</i> Raphaëlle Bacqué Ariane Chemin/Albin Michel	1/3
3	<i>La pensée de Dieu</i> Igor Bogdanov Grichka Bogdanov/Grasset	3/3
4	<i>Pourquoi les crises reviennent toujours</i> Paul R. Krugman/Seuil	-/1
5	<i>Indigènes-vous! (Édition revue et augmentée)</i> Stéphane Hessel/Indigène	6/8
6	<i>Faut-il manger les animaux?</i> Jonathan Safran Foer/Points	-/1
7	<i>Petit cours d'autodéfense en économie. L'abo du capitalisme</i> Jim Stanford/Lux	9/4
8	<i>Le rapport Stiglitz</i> Joseph Eugene Stiglitz/Actes Sud	-/1
9	<i>Le génie du Capitalisme (Le génie de la Bête). Une révision...</i> Howard Bloom/Jardin des livres	-/1
10	<i>Notre cerveau n'a pas fini de vous étonner</i> Collectif/Albin Michel	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 215 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Judy Quinn trace les contours de la vie d'Hunter, insaisissable.

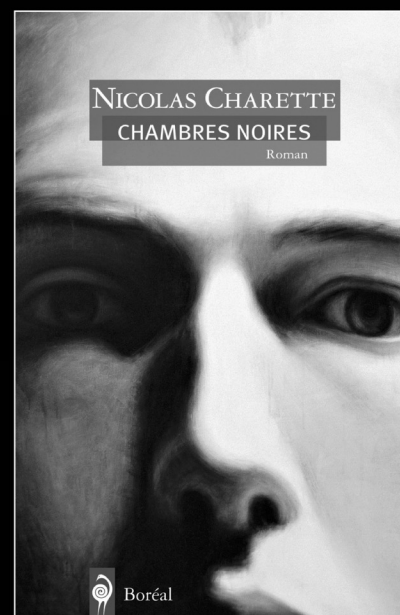


© Robbie Paquin

Nicolas CHARETTE CHAMBRES NOIRES

«Aimant puiser directement dans le réel, Nicolas Charette a une écriture sobre et hyperréaliste qui trace avec précision les contours du quotidien.»

Marie-Louise Arsenault
Radio-Canada



Roman • 160 pages • 19,95 \$

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca



ÉGALEMENT EN FORMAT NUMÉRIQUE

La route des baleines



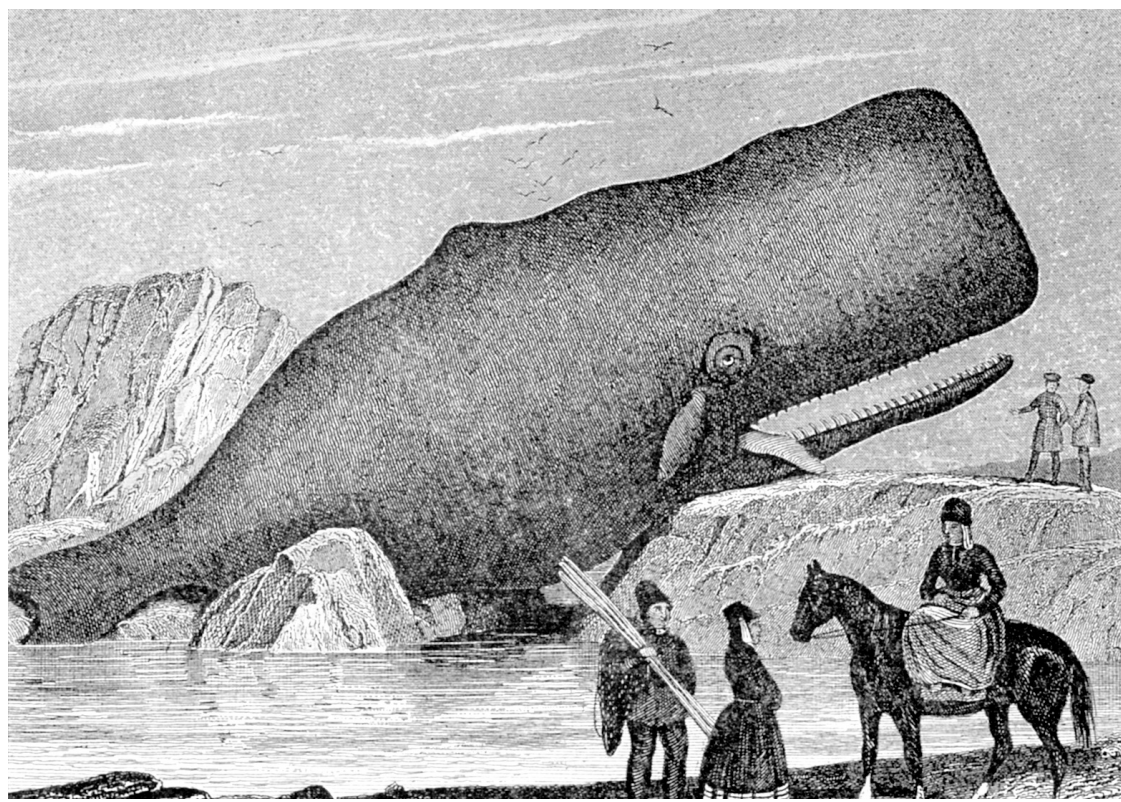
LOUIS
HAMELIN

Je suis un de ces « amoureux d'Anticosti » dont a parlé madame David au débat des chefs. C'est un amour à distance, qui n'a pas encore été payé de retour, et je serais personnellement ravi de voir tout ce territoire devenir une vaste réserve de biodiversité où le vélo de montagne, la pêche à la mouche et le kayak seraient les seules activités humaines tolérées. Mais je peux comprendre madame Marois. Pas facile de renoncer à ces quelques milliards de barils pressentis qui seraient bien capables, sait-on jamais, d'aider à assurer l'autonomie énergétique d'un futur Québec indépendant.

Cher Québécois, tu as combien d'autos devant ta porte? Deux, trois? Mais es-tu déjà allé à Anticosti? Le fait est que, dans ton utilitaire sport chargé comme une mule, ou à bord de ce véritable gouffre pétrolier qu'est le puissant pick-up qui tire ta grosse caravane dans la côte de Baie-Saint-Paul, pour ne rien dire du camping-car aux allures de bus privé qui, avec sa berline en remorque, doit flamber environ un litre tous les deux kilomètres, tu n'es pas allé plus loin que Tadoussac. Et comme nul autocar n'y emmène encore le touriste en visite guidée dans le dépôt privé de Sagard, tu as acheté des billets pour une croisière d'observation des baleines.

Sommes-nous prêts à reconnaître qu'une source d'énergie environnementalement neutre est quelque chose qui n'a jamais existé, et que parler d'énergie verte, c'est faire un oxymoron? A renoncer, collectivement et rapidement, à notre mode de vie énergivore? Sauver l'intégrité écologique d'Anticosti n'en demandera pas moins. En attendant, les Norvégiens me font l'impression générale d'être un peuple plus équilibré et prospère que les pêcheurs de crabes du bayou étasunien. Je me regarde dans le rétroviseur et je vois quelqu'un qui conduit un engin se propulsant sur quatre roues motrices et consommant un peu plus que la petite japonaise des rêves de sa vie antérieure d'écolo cassé. Facile de prêcher la géothermie quand on roule en Subaru!

Dernièrement, la vue de tous ces touristes attendant en file à l'embouchure du Saguenay m'a donné envie de ressortir le petit livre de



Le livre de Cacucci se présente comme un récit de voyage allant à l'encontre de ce triomphe généralisé du tout-compris qui est aujourd'hui la norme.

Pino Cacucci sur la Basse-Californie, une région surtout connue pour ses *spring breakers*, des marées printanières de collégiens américains qui déferlent sur le désert hérissé de cactus fleuris en buvant de la bière et en s'exhibant les seins. Et pour ses baleines grises.

J'ai connu la baleine grise dans mes virées sur la côte ouest. A distance, là encore. Nous les regardsions marsouiner à 100 mètres du rivage du haut des caps rocheux criblés de piscines naturelles peuplées d'oursins et d'anémones. Une fois, j'en ai même vu une sauter complètement hors de l'eau, très loin, à l'horizon (à moins que je n'invente ce souvenir, est-ce que ça vous arrive à vous aussi?). La baleine grise, qu'il ne faut pas chercher dans le golfe Saint-Laurent, d'où elle a été chassée depuis longtemps, est le mammifère qui accomplit, sur notre boule bleue, la plus longue migration: 20000 kilomètres aller-retour entre les eaux du détroit de Behring et celles de la mer de Cortès, qui sépare la plus longue péninsule du monde, Baja California, de la côte mexicaine. Les ballets amoureux semi-

aériens de ces cétacés, dans les eaux peu profondes des lagunes là-bas, sont célèbres.

Le livre de Cacucci se présente comme un récit de voyage allant, c'est la moindre des choses, à l'encontre de ce triomphe généralisé du tout-compris qui est aujourd'hui la norme avec les mêmes eaux turquoise, le même sable blanc, les mêmes palmiers, la même chaise longue, la même bouffe standardisée et le même bar ouvert partout débités en tranches de vie uniformisées sous un soleil égal. Ou, comme le dit si bien Pino Cacucci: « un maximum de ciment et un minimum de Mexique ».

Au fil des pages, en compagnie de cet Italien amoureux du Mexique et trippeux, j'ai découvert sans déplaisir — sans réel coup de cœur pour l'écriture non plus — cette région d'un pays que j'aime bien moi aussi, parcouru en long et en large et loin duquel je me tiens maintenant comme on se tient loin d'un conjoint violent — que voulez-vous, ces narcos, ils me foutent tout simplement la trouille.

Imaginez que, plutôt que de forer une terre sans défense, ou de barrer une rivière furieuse et impuissante, vous désiriez accéder à une source d'énergie qui se trouve sur le dos d'un monstre d'une soixantaine de tonnes, capable de fendre une chaloupe en deux. C'est la situation dans laquelle se trouvaient les baleiniers du dix-neuvième siècle. La baleine noire, qui aime tant montrer sa queue en face de Tadoussac, pouvait donner jusqu'à 500 barils de combustible à lampe. Vers 1830, la baie de Gaspé, à elle seule, fournit de quoi satisfaire 80% des besoins canadiens en huile d'éclairage. Du nord au sud et de l'Atlantique au Pacifique, le massacre avait cours.

En 1946, le Mexique est devenu la première nation du globe à protéger les cétacés. Déclarée espèce éteinte au début du siècle, la baleine grise y anime aujourd'hui, sur les eaux des trois grands sanctuaires qui leur sont consacrés, une industrie touristique dont l'évocation par Cacucci me laisse un peu rêveur. C'est que, tandis que nos baleines nord-côtières semblent s'ingénier à jouer à cache-cache avec les zodiacs, que les vieux loups de mer de Baie-Trinité considèrent comme un exploit de s'approcher à moins d'un kilomètre du gigantesque et méfiant rorqual bleu, la baleine mexicaine, s'il faut en croire l'ami Pino, recherche la compagnie du voyageur organisé, elle ne demande pas mieux que de venir se frôler aux lanchas pilotées par des guides amicaux, elle se laisse même caresser!

Le bon caractère propre à cette espèce serait une partie de l'explication, une autre étant l'ancienneté des sanctuaires en question. La Basse-Californie que dépeint Cacucci est une terre où la recherche d'une telle forme d'amitié symbiotique avec le monde animal est considérée comme un progrès, et où « les lois sont très sévères ».

Utopie anthropomorphisante? demanderont certains. Cacucci, lui, décrit des scènes presque surréalistes, où les baleines mères poussent des baleineaux d'une demi-tonne vers les bateaux pour les habituer « à la présence des êtres humains ».

Il est courant, explique-t-il, d'en voir une se glisser sous une embarcation, la soulever et la transporter « à grande vitesse sur quelques centaines de mètres ». Là là. Je pense qu'il en a fumé du bon.

hamelin.lou@gmail.com

CE QUE SAVENT LES BALEINES

Pino Cacucci
Traduit de l'italien par Lise Chapuis
Christian Bourgois éditeur
Paris, 2012, 181 pages

LITTÉRATURE CANADIENNE

Là où ça fait mal

CHRISTIAN DESMEULES

Voilà un titre qui pourrait être inspiré d'une pub pour onguent analgésique. Sauf qu'ici, ce qui sort du tube est un condensé de vieilles douleurs préparées selon une formule éprouvée: amours mortes, parents disparus, vieilles humiliations. Appliquer et faire pénétrer jusqu'à ce qu'un léger engourdissement s'installe. Répéter au besoin.

L'écrivain torontois David Gilmour, Prix du Gouverneur général en 2005 pour *Une nuit rêvée pour aller en Chine*, s'est surtout fait remarquer l'an dernier pour de très bonnes raisons avec *L'école des films* (traduit dans une vingtaine de langues): l'histoire d'un père (lui) qui acceptait que son fils de quinze ans abandonne l'école à la condition qu'ils regardent ensemble trois films par semaine.

Semblant a priori tiré de la même veine, *Le juste retour des choses* a toutefois de forts accents d'autofiction, c'est-à-dire qu'il est inspiré de façon approximative de la propre vie, professionnelle, familiale ou amoureuse de David Gilmour. Un écrivain sexagénaire de Toronto, animateur d'émissions culturelles, traînant derrière lui quelques ex-femmes et autant d'enfants, revisite donc de vieilles scènes de crimes sentimentaux.

L'alter ego de Gilmour prend son bâton de pèlerin et se rend, donc, là où ça fait mal. « Des endroits où j'ai été mis K.O. », nous dit-il. Et qu'il hante les lieux d'un premier échec amoureux à l'adolescence ou qu'il remette les pieds dans une maison d'enfance vendue puis revendue, il cherche chaque fois dans le présent des signes du passé. Mieux: ils viennent à lui et le font trébucher. Des moments « proustiens » dont il se passerait peut-être: « *Le passé est vraiment un pays que l'on habitait jadis. Impossible de ne pas y avoir vécu, mais sacrément possible de ne pas y retourner, même pour une visite.* »

Il mêle sa vie à des épisodes des romans de Tolstoï lus sous le soleil de la Jamaïque et de la Thaïlande. Il gratte la gale de son sentiment de déchéance au Festival international du film de Toronto — alors qu'il était marié à l'une des organisatrices et changé en potiche de cocktails. Il pète un plomb pour une critique acerbe de son dernier livre dans le *Globe and Mail*. En tournée de promotion à Los Angeles, il montre à son fils le petit parc où il avait dormi il y a quarante ans, fuyant jusque-là le fantôme d'une femme.

L'étiquette de roman collée au livre, fruit d'une commande de son éditeur allemand, est certes un peu tirée par les cheveux. Il est à douter que David Gilmour lui-même, lecteur fervent des romans de Tolstoï, s'y accrocherait. Mais peu importe. Chacun des « chapitres » qui composent *Le juste retour des choses* pourrait être lu tout seul (« Tolstoï et moi » avait d'ailleurs paru il y a plusieurs années dans un magazine) et sont autant de variations sur le thème du souvenir amer.



CBC

L'écrivain torontois David Gilmour

Conséquence de sa nature première, peut-être, on y bute sur quelques redites et le récit nous donne par moments un peu l'impression de tourner en rond. Mais rien pour entacher cette méditation — qui n'est jamais lourde — sur le sens de la vie et la rareté de l'amour.

De l'autofiction, on l'a dit. Mais David Gilmour y a surtout mis une bonne dose d'autodérision. C'est, entre autres choses, ce qui contribue au charme du livre et qui fait de David Gilmour un écrivain auquel on s'attache. Cela et cette manière simple et humaine, plus rare qu'on ne le croit, de raconter des histoires.

Collaborateur
Le Devoir

LE JUSTE RETOUR DES CHOSES

David Gilmour
Traduit de l'anglais (Canada)
par Sophie Cardinal-Coriveau
Leméac
Montréal, 2012, 208 pages

La recherche des origines

GILLES ARCHAMBAULT

Michael Freund est maître de conférences à Paris-Sorbonne. De ses publications dans des revues universitaires, qui ont à voir avec des recherches dans des domaines fort spécialisés, nous ne saurons rien. Arrive ce récit dont on nous dit qu'il mêle réalité et fiction.

Au début du livre, le narrateur regarde un reportage télévisé sur les Dogons. Il y est question d'une ethnologue juive morte en déportation à Auschwitz. Il n'y porte pas telle attention, jusqu'à ce qu'à la suite d'un autre hasard il tombe sur un ouvrage oublié d'Alice Courouble intitulé *Amie des Juifs*. Cette amie des Juifs était une Française catholique qui avait décidé de porter l'étoile jaune que les Juifs étaient tenus d'afficher et qui, pour cette raison même, fut arrêtée et retenue dans une caserne de l'est de Paris où elle fit la connaissance de cette Deborah Lifchitz dont elle raconte qu'elle brûlait des documents personnels afin qu'ils ne tombent pas aux mains des Allemands.

Si le narrateur, qui est aussi, du moins en partie, Michael Freund, puisqu'on parle en quatrième de couverture d'« une enquête historique et d'un récit introspectif où se mêlent vérité et fiction », si le narrateur, donc, est à ce point fasciné par le sort de cette ethnologue, c'est qu'il est à la recherche de ses propres racines.

Cette quête de son identité, il la mène à la façon d'une traque policière. Pour parvenir à consulter les archives de différents ministères et de multiples organismes, il rallie à sa cause Katy Hazan, qui du fait du poste qu'elle occupe à une œuvre caritative juive, l'OSE, devient une collaboratrice plus que précieuse. Il s'investit entièrement dans cette recherche, néglige son travail d'universitaire, veille à ce que sa femme ne sache rien de ses démarches, ce qu'elle ne manque pas de lui reprocher. On la comprendrait à moins.

Je ne crois pas que le récit minutieux et forcément itératif

des démarches du narrateur nous serait aisément tolérable si le ton n'était pas baigné par l'émotion et une volonté de dénoncer l'innommable. Il arrive que certaines conversations avec Katy nous paraissent inutiles et conviendraient mieux à un polar, que le récit aurait gagné en puissance d'évocation si on avait omis certains détails; il n'empêche. Tel qu'il est, le récit n'ennuie jamais pour bien longtemps. Il nous toucherait plutôt par sa pudeur. Evoque-t-il le destin de ses parents, l'auteur ne cède pourtant jamais au pathos. Combien de pages un auteur de best-sellers n'aurait-il pas écrites à partir de faits à peine relatés dans ce récit?

Ce ne sont pas les livres et les films dont la Shoah est le thème qui manquent. Même

Je ne crois pas que le récit minutieux et forcément itératif des démarches du narrateur nous serait aisément tolérable si le ton n'était pas baigné par l'émotion et une volonté de dénoncer l'innommable

Michael Freund le signale. Bien peu, j'imagine, font appel à l'humour. D'une visite à Auschwitz, le narrateur notera que la nourriture que l'on sert à la cafétéria est atroce. « *Je ne savais pas s'il y avait des non-juifs avec nous, des guides ou des accompagnateurs locaux, mais avec des repas comme ça, ai-je décidé, il y avait vraiment de quoi devenir antisémite.* » De l'humour certes, mais aussi et surtout un immense sentiment de solitude, d'angoisse.

A Auschwitz, et après avoir refusé de voir par simple décence cette vitrine derrière laquelle on expose les chaussures et les cheveux des victimes de l'extermination nazie, le narrateur craque. « *Tout à coup, j'ai ressenti dans ma tête, dans mon corps, une fulgurance, quelque chose comme un éclair, mais un éclair d'obscurité: je suis envahi par une immense vague de tristesse, un déferlement de désespoir, des sanglots irrésistibles qui montent comme monterait*

une marée, qui me submergent, qui éclatent. Je ne comprends pas ce qui se passe, je tombe dans un puits sans fond, une coque de souffrance.

Cette souffrance s'explique aisément. Que l'auteur tienne à faire sortir de l'oubli la figure de son père, Julius Abrahamer, on le comprend. Mais ce récit retient aussi le lecteur que je suis par la description qu'il fait du Paris de l'Occupation. Deborah Lifchitz était chercheuse au Musée de l'Homme; elle travaillait aux côtés de Michel Leiris, dont *L'Afrique fantôme* avait été mis au ban par les nazis. Le Musée de l'Homme était tenu pour favorable à la cause juive, et pour cette raison même, plus que suspect.

Il faut pourtant que je déplore le sort que réserve Michael Freund à Alexandre Vialatte, dont il dit que sa traduction de Kafka est « *scandaleuse* », « *grossièrement incorrecte, inintelligible par moments, [avec] des à peu près de syntaxe et même des contresens* ». J'aurais souhaité qu'il ajoutât que Vialatte est surtout un prosa-

teur de haut vol, un merveilleux écrivain. Quant à moi, qui ne suis pas germaniste, je ne crois vraiment pas qu'un styliste tel que lui se soit rendu coupable de trop de fautes de syntaxe. Quant à la valeur de ses traductions, les avis divergent. Il n'est certes pas responsable de « *traduction scandaleuse* », affaire entendue.

Mais, cette réserve exceptée, je recommande volontiers cette évocation historique d'une des périodes les plus ignobles de l'histoire de l'humanité. D'autant plus que celui qui l'a rédigée est parvenu à nous convaincre d'une douleur qui ne cessera probablement jamais de le hanter.

Collaborateur
Le Devoir

LA DISPARITION DE

DEBORAH L.
Michael Freund
Seuil
Paris, 2012, 222 pages

ESSAIS

Le retour du nationalisme conservateur



LOUIS CORNELIER

S'il faut en croire les politologues Jean-Marc Pottier et Jean-Pierre Couture, un réseau intellectuel de nationalistes conservateurs de choc serait à l'œuvre au Québec et viserait, « au nom d'un passé mythifié et d'une nation surplombante et divinisée, [à] liquider l'héritage des multiples luttes pour la liberté, l'égalité et la solidarité qui ont traversé le Québec ». Les têtes d'affiche de cette « école cohérente » seraient Jacques Beauchemin, Joseph-Yvon Thériault, Eric Bédard, Marc Chevrier, Gilles Labelle et Stéphane Kelly. Leur objectif : en finir avec le pluralisme et le nationalisme civique afin de renouer avec le « vieux nationalisme canadien-français ». Telle est la thèse que soutiennent Pottier et Couture dans *Les nouveaux visages du nationalisme conservateur au Québec*.

Selon les deux politologues, la défaite référendaire du camp du Oui, en 1995, aurait fait ressortir deux courants dans le mouvement souverainiste. Le premier, qui occupe le devant de la scène de 1995 à 2007, regroupe les partisans du nationalisme civique et pluraliste (Gérard Bouchard, Michel Seymour, Micheline Labelle et quelques autres), qui définissent la nation québécoise « par des lois communes et l'usage du français comme langue publique commune ». Cette tendance trouve grâce aux yeux de Pottier et Couture.

Le deuxième courant, qui effectue une montée en puissance dans la foulée de la débâcle du Parti québécois en 2007 et du dépôt du rapport de la commission Bouchard-Taylor en 2008, réunit des intellectuels qui, selon Pottier et Couture, identifient « la nation québécoise à sa souche canadienne-française ». Sans nécessairement défendre un programme identique, ces

penseurs partageraient des « dénominateurs communs » : « le passisme, la critique conservatrice de la modernité, l'épistémologie idéaliste, l'oubli ou le rejet de l'apport des sciences sociales et l'euphémisation de leur conservatisme ».

Militants de gauche associés à la revue *À bâbord!*, qui défend des positions souvent très près de celles de Québec solidaire, Pottier et Couture rejettent cette seconde tendance, qu'ils assimilent à un « repli sur soi » et à une régression sociopolitique. Les critiques qu'ils lui réservent ont le mérite d'alimenter le débat, mais elles manquent de nuances et sont parfois empreintes de mauvaise foi.

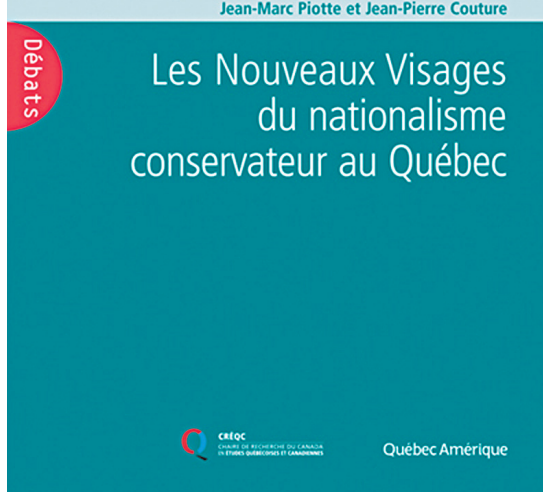
D'une tradition à l'autre

Certains des auteurs analysés dans cet ouvrage peuvent, en effet, être assimilés au courant de la droite conservatrice. C'est le cas de l'historien Eric Bédard, des politologues Marc Chevrier et Gilles Labelle et, dans une moindre mesure, du sociologue Stéphane Kelly, quatre auteurs qui critiquent sévèrement, sous divers prétextes, le modèle québécois issu de la Révolution tranquille.

On ne peut, toutefois, ranger les sociologues Beauchemin et Thériault dans cette catégorie. Tous deux partisans de la social-démocratie, ce que reconnaissent au passage Pottier et Couture, ces sociologues plaident pour un attachement à une certaine tradition canadienne-française, mais leur projet relève d'une démarche de philosophie politique qui exclut un retour au modèle socioéconomique d'avant 1960 et qui montre que s'inscrire dans une tradition n'est pas nécessairement réactionnaire.

Il est vrai, comme l'écrivent Pottier et Couture, que, pour Thériault, « le sens d'une société, l'intention qui l'anime, réside dans la mémoire d'une tradition qui résiste à la modernité » et que, pour Beauchemin, « l'indépendance serait l'aboutissement heureux de notre survivance », mais cela ne fait pas pour autant de ces deux penseurs des clones intellectuels du maire Jean « la-la » Tremblay.

Selon Pottier et Couture, depuis 1960, « la nation canadienne-française n'est plus une réalité



vivante » et s'y référer comme à une inspiration pour guider les débats d'aujourd'hui serait franchement réactionnaire, surtout quand on considère les traits ethnistes, colonialistes, racistes, patriarcaux, homophobes, autoritaires et messianiques qui ont caractérisé cette tradition.

Pottier et Couture ne rejettent pas tous les recours au passé, mais ils proposent de renouer avec une autre histoire, « avec les patriotes, les rouges, le Refus global et les luttes du mouvement ouvrier ». Selon eux, et ils ont en cela partiellement raison, « la nation québécoise, qui s'est affirmée dans et depuis la Révolution tranquille, et le mouvement indépendantiste auquel elle a donné naissance auraient été impossibles sans cette critique impitoyable d'un passé replié sur la survivance ».

Beauchemin et Thériault développent une autre lecture de ce processus. Ils ne nient pas la pertinence de la Révolution tranquille, mais déplorent que, dans son mouvement, les Québécois francophones aient oublié « l'intention » qui anime leur histoire depuis le début. Pottier et Couture voient un progrès dans le rejet de l'idéologie de la survivance. Beauchemin et Thériault défendent plutôt la nécessité, pour que la nation québécoise garde son sens, de se réconcilier avec le passé au lieu de concevoir son projet d'émancipation nationale comme une modernisation de la survivance d'hier.

Dans *Critique de l'américanité*, son plus important essai, Thériault évoque « l'intentionnalité culturelle du Canada français » qui s'est développée dans la tension « entre les valeurs universalistes de la démocratie et les valeurs particularistes de défense de sa nationalité ». Selon lui, la nation québécoise perd son sens si elle néglige les secondes pour ne plus laisser place qu'à une société d'individus sans ancrage.

Beauchemin ne dit pas autre chose quand il plaide pour la nécessité d'un projet national conçu comme « un projet politique d'ensemble » qui rallie les identités fragmentées autour d'un horizon commun qui n'exclut pas, comme le suggèrent Pottier et Couture, les minorités, mais les invite plutôt à participer pleinement à la singulière aventure nationale québécoise.

À la fois polémique et savant, cet essai tendancieux pour lecteurs avertis nourrit malgré tout un débat fondamental pour l'avenir du Québec.

louisco@sympatico.ca

LES NOUVEAUX VISAGES DU NATIONALISME CONSERVATEUR AU QUÉBEC

Jean-Marc Pottier et Jean-Pierre Couture
Québec Amérique
Montréal, 2012, 176 pages



Hubert Aquin « semble devenir lui-même l'instrument par lequel la force chthonienne qui préside à son existence réalise ses desseins néfastes et suicidaires », écrit Filippo Palumbo.

Le suicide inachevé d'Aquin

Filippo Palumbo interprète l'œuvre de l'écrivain québécois en se référant aux écrits gnostiques

MICHEL LAPIERRE

Qui aurait pensé que les écrits gnostiques (II^e-III^e siècles), d'abord connus seulement à travers leurs détracteurs, les Pères de l'Église, puis découverts en Égypte en 1945 et traduits dans la Pléiade (2007), nous aideraient à interpréter l'œuvre d'Hubert Aquin? En s'y référant dans sa *Saga gnostica*, Filippo Palumbo nous explique le mot de l'écrivain québécois : « Je ne construirai mon œuvre que sur les ruines de ma vie que j'aurai consciemment anéantie. »

L'analyste littéraire d'origine italienne installé à Montréal scrute l'identification d'Aquin avec « le Patriote errant » (comme l'indique le sous-titre du livre), « ce révolutionnaire voué à la tristesse et à l'inutile éclatement de sa rage d'enfant », selon le narrateur de *Prochain épisode* (1965), qui ressemble à un romancier. Palumbo exhume un projet de roman, *Saga segretta* (1970-1972), œuvre apparentée au gnosticisme et par laquelle l'écrivain se se-

rait seulement adressé à une poignée d'initiés.

En marge du christianisme naissant, les doctrines occultes des écrits gnostiques convergent vers l'idée suivant laquelle le mal et sa conséquence, la mort, loin d'être dus à la faiblesse humaine, appartiennent au côté obscur du démiurge qui anime l'univers. Dans le plan de *Saga segretta*, Aquin s'identifie à une « sorte d'Ulysse » errant « au milieu de la mer des Ténèbres » à la recherche de « son île natale », plus précisément de lui-même, vers l'origine de la nuit démiurgique.

Ce voyage intérieur est saisissant. Dès 1961, l'écrivain déclare : « Je ne m'accomplirai que dans la catastrophe. » Dans *Prochain épisode*, l'indépendantiste québécois fait de son double l'« incarnation suicidaire » de la révolte d'« un peuple inédit ». Dans *Neige noire* (1974), récit dont Palumbo souligne à juste titre l'importance pour qui veut déchiffrer l'hermétisme de la prose d'Aquin, le romancier, attiré par la féminisation, rêve

d'anéantir son esprit en Norvège en y enviant l'extase sexuelle de deux lesbiennes cosmopolites.

En tentant la libération gnostique par, d'après Palumbo, « une noyade dans les eaux de la Femme, un séjour prolongé au plus profond du psychisme », Aquin ne se détache pas du monde au moyen de son propre génie. Comme l'explique l'analyste littéraire, pourtant conscient de la grandeur de l'écrivain, celui-ci « semble devenir lui-même l'instrument par lequel la force chthonienne qui préside à son existence réalise ses desseins néfastes et suicidaires ».

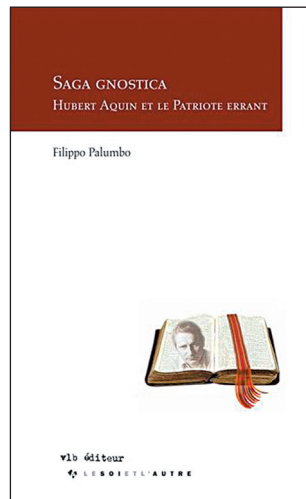
Confondant « son salut personnel » avec un salut collectif sur lequel il n'avait aucun contrôle, Aquin n'aurait, aux yeux de Palumbo, pas su parfaire le suicide intérieur exigé par le gnosticisme. C'est un point de vue qui jette beaucoup de lumière sur le drame du romancier. On peut toutefois préférer voir en Aquin la voix la plus éloquente d'un

Québec littéraire qui, écrasé par des modèles trop anciens, trop prestigieux, trop étrangers, masque sa difficulté à s'assumer lui-même.

Collaborateur
Le Devoir

SAGA GNOSTICA

Filippo Palumbo
VLB
Montréal, 2012, 368 pages



Un Lorimier du continent perdu

MICHEL LAPIERRE

Dans l'imaginaire nord-américain, Daniel Boone (1734-1820), héros de la conquête anglo-saxonne de l'intérieur du continent, occupe une grande place. Mais on ignore Pierre-Louis de Lorimier qui, avec ses compagnons amérindiens, captura en 1778 cet envahisseur. Fidèle à l'esprit métis de la Nouvelle-France, le grand-oncle du patriote Chevalier de Lorimier n'aurait pu séduire Hollywood. Il avait le défaut d'être né près de Montréal...

La chercheuse américaine Linda Clark Nash vient heureusement de combler une grave lacune en publiant, avec la collaboration du Québécois Fernand Grenier, l'original français et la traduction anglaise des *Journaux* (1777-1795) de Pierre-Louis de Lorimier (1748-1812). Enrichi d'une chronologie, d'une intro-

duction au contexte historique, de la présentation de chacun des trois textes annotés, son livre bilingue nous brosse le portrait du marchand qui fit la traite des fourrures au cœur du territoire actuel des États-Unis.

Enfant lors de la Conquête anglaise du Canada (1759-1760), Lorimier s'installe, dès 1769, dans la vallée de l'Ohio, ancienne partie de la Nouvelle-France, très peu européanisée, officiellement devenue britannique depuis 1763, pour y commercer avec les Amérindiens non encore tout à fait assujettis aux nouveaux maîtres du territoire. Plus tard, toujours dans cette région, il résiste avec les autochtones aux empiètements commis par les Américains (ces Anglo-Saxons affranchis de la Grande-Bretagne depuis 1776).

Puis il le fait sur la rive du Mississippi, dans la Louisiane

d'alors (immensément plus vaste que l'État actuel du même nom), dont la France a cédé en 1762 à l'Espagne, par le Pacte de famille (les rois des deux pays sont des Bourbons), la partie ouest, restée plus amérindienne, que ne réclame pas l'Angleterre et où il vit. Cette partie rétrocédée à la France en 1800, les États-Unis l'achèteront de Bonaparte en 1803.

Depuis sa naissance, Lorimier, qui finira ses jours dans la région, à Cap-Girardeau (Missouri), aura vécu successivement sous quatre drapeaux : le français, le britannique, l'espagnol, de nouveau le français et, enfin, l'américain. Mais, dès son départ de la vallée du Saint-Laurent, il n'aura cessé d'habiter parmi les autochtones. Il s'intégrera surtout aux Chauouanons, assimilant leur langue, leurs coutumes, leur vision du monde.

Il partagea sa vie avec une Métisse chauouanonne qui lui donna plusieurs enfants.

Dans ses *Journaux*, Lorimier montre que, malgré les efforts des Américains pour les déposséder et les chasser, les Amérindiens de la vallée du Mississippi tiennent à demeurer fidèles à deux rois, leur « Père le Français » et leur « Père l'Espagnol qui ne font qu'un », et que représentent, le plus souvent, des traitants « sauvages » d'origine canadienne. Existe-t-il un témoignage plus naïf et plus beau sur un continent autochtone et métis à jamais perdu?

Collaborateur
Le Devoir

JOURNAUX (1777-1795)

Pierre-Louis de Lorimier
Septentrion/Baraka Books
Québec et Montréal, 2012,
208 pages



Olivieri
librairie · bistro

Au cœur de la société

Jeudi 6 septembre
à 19 heures



LE MAL DU PAYS
LISE PAYETTE

Entrée libre
Réservation obligatoire
RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

LE MAL DU PAYS
LE POUVOIR PEUT-IL Y
CHANGER QUELQUE CHOSE?

Causerie autour du dernier livre de Lise Payette
Le mal du pays – Chroniques 2007-2012 (LUX Éditeur)

Avec
Lise Payette
Femme d'engagement et aussi ministre sous le gouvernement de René Lévesque, Lise Payette a mené durant près de 50 ans un combat soutenu pour la cause des femmes, bien sûr, mais aussi pour la souveraineté du Québec, la liberté de la presse, l'accès à l'éducation et la justice sociale. Elle est chroniqueuse au journal *Le Devoir* depuis novembre 2007

Josée Boileau
Josée Boileau est rédactrice en chef du quotidien *Le Devoir* depuis août 2009. Diplômée en droit, en journalisme et en science politique, elle exerce son métier de journaliste depuis 25 ans. Elle est régulièrement invitée à commenter l'actualité sur différentes tribunes.